

resterait à expliquer pourquoi et comment il m'est arrivé pendant une année entière de faire un retour vers la langue allemande. Suis-je l'homme de deux langues ou d'aucune langue? Mes conclusions? Elles seraient plutôt pessimistes. Je ne suis peut-être pas gai de nature. Mais gai ou triste, j'écris difficilement, en français comme en allemand. Vais-je me résigner à cette infortune en songeant à Malherbe disant qu'un poète, après avoir écrit un poème ou après avoir écrit deux pages de prose, devrait se reposer pendant dix ans. Malherbe a mis trois ans à rédiger une ode à l'intention d'un de ses amis pour le consoler du décès de sa femme. Lorsqu'il eut terminé son poème, il l'apporta à son ami. Vous devinez ce qui s'était passé entre temps : celui-ci s'était marié. Mais il s'agit de Malherbe. Que dire d'un poète bilingue! Combien de fois n'ai-je pas eu la tentation d'imiter ce coureur cycliste qui s'appelait Brambilla, déposé de son maillot jaune à la veille de gagner le Tour de France! Il embarqua son vélo et retourna chez lui. (Pas à Strasbourg, comme dans mon apologue, mais en Italie.) Le lendemain, dans son jardin, il creusa un trou. Le vélo était posé à côté de lui, brillant de tous ses nickels. Brambilla le souleva délicatement, le regarda avec nostalgie, puis il le balança au fond du trou et l'enterra. Je ne suis tout de même pas allé jusqu'à là. La preuve, entre autres, c'est que je participe avec grand plaisir à ce colloque.

Maxime ALEXANDRE

LA MORT D'ALBERT CAMUS

4 janvier. — Au début de l'après-midi, je rencontre Pierre Javet dans les couloirs des Éditions Julliard. « Je vais vous dire une nouvelle qui va vous bouleverser. Camus est mort. » Javet ajoute : « Un accident de voiture. » Je suis bouleversé en effet : — « Comment avez-vous appris ça? » Je voudrais que ce fût une fausse nouvelle. Camus, tout jeune encore, tellement jeune pour un écrivain si glorieux, est l'image non point d'un héros de l'absurde : l'image d'un enfant chéri de la chance. Certes, il n'avait point une santé florissante, mais les écrivains tuberculeux, de Gide à Chardonne, font de vieux os. Pierre Javet secoue la tête. Camus est mort dans un stupide accident de voiture. Stupide, absurde. Je quitte Javet. Une fois dans la rue, je me sens désemparé. J'avais l'intention de passer aux Éditions Grasset. Eh bien,

passons-y. J'apprends la nouvelle à Bernard Privat. Il paraît lui aussi très ému. Survient un jeune homme, je ne sais qui. Ses premiers mots : « Vous savez la nouvelle? » Oui, nous la savons. Deux autres jeunes hommes arrivent, qui l'ignorent. Le premier jeune homme la leur apprend et il ajoute : « Pour moi, Camus était mort depuis longtemps. » Et l'un des derniers arrivants demande : « Depuis quand? *Depuis l'éthé?* » Cet échange de répliques me paraît si extraordinaire que j'en oublie qu'un recueil de Camus s'appelle *L'Éthé*. Ce recueil aurait donc marqué la fin de la carrière de Camus? Je ne me pose pas la question : après *L'Éthé*, Camus publia *La Chute* et *l'Exil et le Royaume*. Je ne dis rien. Du reste, *L'Éthé*, aussi, est un beau livre. Sans doute les jeunes hommes qui viennent de parler n'ont-ils point connu Albert Camus et sans doute ont-ils écrit des chefs-d'œuvre auprès desquels ses derniers livres ne sont rien. Quelle sécheresse de cœur, quel orgueil, quel mépris! Dieu que je me sens d'une autre race!

5 janvier. — Camus. Je pense et repense à lui. L'homme et l'écrivain. L'homme, je le rencontrais fréquemment. Cependant nous n'avions pas souvent de vraies conversations. C'est pourquoi peut-être je me rappelle si bien notre rencontre au Catalán le lendemain du discours de Faulkner à Stockholm et certain après-midi, dans son bureau de la N.R.F., au lendemain du 13 mai. Les deux fois mon moral était assez bas, les deux fois j'avais quitté Camus tout « remonté ». Il était quelqu'un qui redonnait confiance en la vie, simplement parce qu'il avait cette confiance et que l'exemple est contagieux. On voulait l'enfermer dans un rôle de « juste », mais il ne jouait nullement ce rôle, il savait qu'on ne peut que chercher la justice, sans être jamais sûr de la trouver. De même il n'y a pas de « grands hommes » : il y a seulement des hommes qui, la chance aidant, réussissent de grandes ou belles choses.

Nous n'avions guère de grandes conversations, mais j'ai l'impression qu'une conversation est interrompue.

J'aimais et j'admirais Camus. Je trouvais sa présence rassurante et reconfortante. « Avec tout cela » comme il aurait dit, il n'a pas été pour moi ce maître qu'il a été pour toute une génération. Plutôt avions-nous eu à peu près les mêmes maîtres. Il était pour moi le meilleur fils de Gide. J'étais curieux de ses démarches et je souscrivais à toutes, il me semble¹.

1. Ce numéro des *Saisons*, dont la plus grande partie est consacrée à l'Espagne, contient une vive critique de la traduction que fit

De quelle génération a-t-il été le grand homme? Je pense aux jeunes gens qui eurent vingt ans dans les années qui suivirent la Libération. Dans ces années, je tenais la librairie des Éditions de Minuit, boulevard Saint-Germain (elle a disparu depuis). Beaucoup de jeunes gens, venus de tous les horizons, me faisaient part de leurs enthousiasmes. *L'Étranger* et *Sisyphé* étaient les livres qu'ils évoquaient le plus souvent. Ces jeunes gens trouvaient chez Camus la meilleure illustration de leur sentiment de l'absurde et, à la fois, de leur goût du bonheur.

Camus déclare que l'absurde est « une idée qu'il a trouvée dans les rues de son temps ». Sa célébrité soudaine vint de ce qu'il s'est trouvé partager et traduire mieux que personne, à un moment précis de l'Histoire, les préoccupations d'un jeune public qui devait son public. C'était un garçon de bonne volonté, qui ne fuyait pas les problèmes que lui posait son temps. Il se tenait devant ces problèmes et n'était point installé dans un système philosophique. Pour les jeunes gens dont je parlais, il était une espèce de frère aîné, combien séduisant. Sartre était assurément un « intellectuel » d'une autre envergure, mais il était « un professeur » et son œuvre romanesque et théâtrale paraissait déprimante. Sartre n'aime pas la vie, quand c'est seulement contre notre société moderne que se dressait Camus. C'est sans doute cela surtout qui explique pourquoi les jeunes gens de la librairie préféraient Camus : il n'oubliait jamais le soleil de sa jeunesse quand Sartre n'utilisait un décor méditerranéen que pour y faire pulluler les mouches. On pourrait parler de l'encre bleue de Camus et de l'encre noire de Sartre. « Avec tant de soleil dans la mémoire, comment ai-je pu parler sur le non-sens? » devait se demander Camus en 1950. On n'imagine pas Sartre se posant la même question.

En ces années de la Libération, la mode était à la philosophie, Camus fut baptisé philosophe. Il ne l'était point et il a très bien dit que son *Homme révolté*, essai pour comprendre son temps, peut se lire comme une confidence, « le seul genre de confiance dont je sois capable ». Il dresse là l'inventaire de ses lectures et des expériences qu'il a subies, il propose enfin un remède contre les tentations du désespoir. Ce livre fut généralement mal accueilli :

Camus d'une pièce de Calderon. Nous n'avons pas cru devoir renoncer à publier cette critique. Camus est quelqu'un avec qui la discussion doit rester ouverte. En l'occurrence, on peut trouver curieux qu'il n'ait pas fait revoir sa traduction par un spécialiste, mais l'intérêt de son entreprise n'est pas en cause.

Les uns reprochaient à Camus de n'avoir pas toujours compris ni bien ni les auteurs dont il parlait, d'autres protestèrent que ses conclusions étaient légères et hâtives. Les uns et les autres se trompaient sur ce qu'était ce livre, qui restera comme un assez prodigieux document sur le malaise contemporain. Il a valeur d'un inventaire avant liquidation et plus d'un chapitre descriptif est magistral. En outre, avec un beau courage, Camus affrontait la banalité de dire qu'il y a des limites que l'homme ne doit pas dépasser. Nos Prométhées en chambre, nos révolutionnaires de cabinet se voilèrent la face ou crachèrent des injures. Une fois de plus ils crachèrent de l'encre avec la prétention de cracher du feu.

À l'époque de *l'Homme révolté*, Camus n'était plus soutenu par la jeunesse. Son premier public ne l'avait peut-être pas abandonné, mais il avait un peu vieilli. La même aventure était d'ailleurs arrivée à Sartre. Notons seulement que, depuis la grande époque de Camus et de Sartre, aucun écrivain n'a rallié un vaste public de jeunes gens. Les jeunes gens ne s'intéressent plus autant, semble-t-il, à la littérature. Ils remettent les grands problèmes à plus tard, préoccupés surtout de trouver des places. La chasse aux places les distrait également de la métaphysique et de la politique.

Après avoir publié *La Peste*, Camus avait du reste cessé d'être l'auteur de *l'Étranger* et avait reçu l'approbation d'un public bourgeois qui avait reconnu en lui un descendant des grands moralistes français. M. André Rousseaux, qui avait éreinté *l'Étranger*, trouva des adjectifs flatteurs pour parler de *la Peste*. Dès lors le succès de Camus ne cessa de s'amplifier. Probablement était-il l'auteur français qui avait la plus grande audience à l'étranger. C'était le petit public des littérateurs qui s'écartait de lui. Dans les milieux bien parisiens, on ne le lisait plus, mais on le jugeait : ses tirages sans cesse croissants apportaient la preuve que la qualité de son œuvre baissait. Quand il obtint le prix Nobel, on s'écria que son œuvre était achevée.

6 janvier. — Hier soir, Robert Mallet m'a téléphoné pour me demander si je voulais me charger avec Virgny de l'émission que la chaîne nationale va consacrer à Camus. J'ai passé la journée d'aujourd'hui à rassembler les éléments de cette émission : les enregistrements de Camus conservés à la phonothèque de la R.T.F. Le personnel de la radio est en grève, mais, puisqu'il s'agit de rendre hommage à Camus, tout le monde m'aide très gentiment. On recherche les bandes, on les écoute, on les recopie. Je dois aussi

téléphoner, rendre des visites à des écrivains dont nous aimerions qu'ils viennent parler de l'homme qu'ils ont connu. La plupart de ceux que je pressens refusent, se retranchant derrière leur chagrin. A vrai dire, les enregistrements que nous possédons de Camus sont si remarquables qu'il suffit de les mettre en ordre et de les situer chacun pour obtenir la meilleure émission possible. Virgny et moi n'avons nullement l'intention de réaliser une émission nécrologique. Nous voudrions réaliser une présentation de l'œuvre de Camus que Camus aurait approuvée.

7 janvier. — Travaillé aujourd'hui au centre Bourdan de neuf à vingt heures. La grève n'a cessé qu'à midi, mais on nous avait quand même donné un studio le matin et deux techniciens.

Le dialogue avec Camus reprend pour moi dans des conditions extraordinaires : depuis hier après-midi je ne cesse de l'écouter (d'écouter ses enregistrements) que pour le relire et faire un choix. Comme il est présent! D'ailleurs, la littérature était une chose grave pour Camus. Par conséquent nous avons raison de nous occuper de cette émission. Camus continue d'exister par ce qu'il écrit et ce qu'il enregistre. Il existera tant que ses écrits et sa parole continueront de compter pour nous. La seule survie.

8 janvier. — Écoutez Camus lire *l'Étranger* ou les premières pages de *la Peste* : il y a là tout son amour de la vie et sa révolte contre les conditions de vie qui nous sont faites. Le ton peut être passionné, mais la passion est généralement dominée par une ironie, employée comme une arme tantôt offensive et tantôt défensive. Le plus émouvant, c'est quand l'ironie elle-même devient passionnée. Jean Grenier a parlé, je crois, à propos de Camus, d'une « ivresse de la lucidité ». Je crois que c'est là que réside la plus grande originalité de Camus. L'admirable est que cette lucidité n'ait jamais empêché l'enthousiasme, l'amour, la volonté de générosité. Car il y avait quelque chose de volontaire dans la générosité de Camus et je n'entends nullement, tout au contraire, le diminuer en notant cette particularité. C'est par une décision de son esprit que Camus avait choisi la voie où nous l'avons vu engagé, et point du tout par faiblesse sentimentale. Aussi bien était-il fidèle : il n'agissait point par coups de tête. (Du moins je parle de l'écrivain.) Certes, qu'il s'agisse de théâtre ou de journalisme, nous lui avons connu le goût du travail d'équipe, mais il n'en était pas moins un homme seul. Il était prêt à répondre à tout appel à l'aide qu'on lui adressait, mais on peut penser que l'agitation des autres le laissait souvent rêveur. Aussi bien la gentillesse dont parleront tous ceux qui l'ont approché, cette

gentillesse restait distante. Dieu merci, le genre « copain-copain », la bonhomie démocratique n'étaient point son fait. Il était plutôt un aristocrate.

Le groupe de la rue Vaneau mis à part, les écrivains l'avaient beaucoup déçu. Dans les rapports sociaux il les trouvait égoïstes et mesquins. Il disait préférer les comédiens (et ne préférerait peut-être que les comédiennes). Pour accepter les hommes et se sentir solidaire, il avait besoin de prendre quelque recul. On le comprend, hélas!

9 janvier. — Ces gens qui vous parlent avec condescendance de l'œuvre de Camus, on ne sait pas s'ils connaissent *La Femme adultère*, *Jonas* et *Le Révolté*, on n'est même pas sûr qu'ils aient lu *l'Étranger* et *La Chute*. Dans ce cas comme tant d'autres, ils parlent de ce qu'ils ignorent et tranchent avec d'autant plus d'assurance que leurs jugements sont moins motivés. Cela n'a pas tellement d'importance et Camus se défend bien tout seul.

Dans ses réécrits, l'essentiel est toujours la description d'une conscience en mouvement. Ce sont des nouvelles de moraliste et l'art de Camus n'est pas sans rappeler la manière de Schumberger dans *Les yeux de dix-huit ans*. Art hautain et dépourillé qui refuse toutes les facilités et d'abord l'abandon à la sentimentalité. Art qui peut paraître un peu sec au lecteur fivole. Bien sûr, intervient ici une question de nature : Camus, pas plus que Schumberger, n'est l'homme des épanchements sans retenue. C'est un auteur noué. Et s'il était attiré par Calderon, Dostoïevsky ou Faulkner, c'est parce qu'on aime le mieux ce qui diffère le plus de nous. Toutefois le classicisme de Camus ne cesse d'être partagé entre les tentations contraires, du lyrisme et de l'ironie. C'est là qu'on trouvera sans doute l'apport le plus personnel de Camus. L'expression est chez lui moins spontanée et moins brillante que chez le Montherlant des *Fontaines* et de *Service inutile*, qu'il rappelle souvent, mais elle est de meilleure qualité : Camus ne parade pour ainsi dire jamais, n'oublie jamais que la littérature est communication, recherche d'un accord. Je sais bien que l'art et la morale représentent des domaines différents, mais un homme n'est pas moins admirable pour l'être à la fois du point de vue de l'art et du point de vue de la morale.

Jacques BRENNER

N. B. — L'émission dont il a été question dans ces notes a été diffusée sur France III le samedi 9 janvier. *Les Cahiers des Saisons* rendront hommage à Camus dans un prochain numéro.